

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Isabelle Boisclair, Ginette Michaud et Élisabeth
Nardout-Lafarge**

Claudine Potvin

Number 120, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37180ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (2005). Review of [Isabelle Boisclair, Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge]. *Lettres québécoises*, (120), 46–47.

Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, 392 p., 25,95 \$.

Suffit-il de prendre la parole ?

Comme son titre l'indique, l'ouvrage d'Isabelle Boisclair porte sur le processus d'intégration des femmes dans le champ littéraire québécois de 1960 à 1990.

L'auteure y offre tout de même une vue panoramique des différentes instances du champ littéraire à partir de considérations historiques sur le progrès des femmes dans l'institution littéraire de 1900 à 1990.

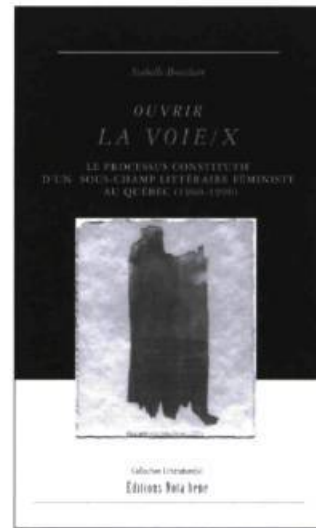
RÉPERTORIER LES PREMIÈRES

Si le livre présente un certain effet de catalogue, il n'en offre pas moins un répertoire important de la contribution des femmes québécoises à la littérature, des romancières les plus célèbres aux auteures totalement méconnues. Boisclair souligne que l'histoire de la constitution du sous-champ littéraire des femmes,

c'est l'histoire d'une succession de premières : premières écrivaines à entrer dans le champ en masse, premières éditrices, premières femmes libraires, premières femmes critiques à fonder leur jugement sur la subjectivité féminine, etc. (p. 323)

Ce livre ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà sur les écrivaines dont il est question. Cependant, il nous renseigne sur le processus qui a marqué leur entrée ou leur absence dans le monde des lettres. Les lecteurs ne trouveront pas plus dans cet ouvrage une analyse textuelle de ces écrits de femmes ni une réflexion stylistique et théorique sur l'écriture au féminin. Là n'est pas l'objectif de l'étude qui cherche avant tout à explorer le plus objectivement possible l'évolution d'un sous-champ littéraire. La pertinence de cette recherche, à un moment où l'on fait constamment référence au postféminisme, ne fait aucun doute. Si le livre de Boisclair montre clairement que les écrivaines ont bel et bien dû « ouvrir la voie » afin de faire entendre leurs voix, il indique également qu'il reste beaucoup de chemin à faire.

Afin de mesurer ce cheminement passé et présent, Boisclair situe son analyse dans l'optique de la théorie sociocritique, optique soutenue par l'histoire littéraire, la critique féministe et la phénoménologie. Pour évaluer l'intégration des femmes dans l'institution, l'auteure s'intéresse à la fois aux éléments qui ont favorisé ou empêché la progression de ces dernières. Écrivaine, libraire, éditrice ou critique, toute femme a bénéficié de circonstances heureuses qui lui ont permis de s'inscrire dans le champ ; par contre, elle a dû parallèlement « au cours des ans faire face à des difficultés particulières liées à son sexe » (p. 15). S'arrêtant aux instances de production, de diffusion et de légitimation, Boisclair définit son travail comme une mise en cause « de l'inégalité du traitement réservé aux hommes et aux femmes qui ont pratiqué la littérature au Québec depuis 1960 », d'où le projet de lire et d'illustrer ces inégalités en détail, de signaler quantitativement et qualitativement l'importance de la production des femmes au cours de la période



étudiée, de mentionner les agents positifs et négatifs du parcours, de revoir les influences, le contexte et les idéologies qui ont joué pour ou contre l'émergence de cette écriture, de se pencher sur les traditions socioculturelles dans lesquelles les femmes ont baigné, bref de faire un constat.

DE L'OBSTRUCTION À LA CONSÉCRATION

Ouvrir la voie/x jette un regard tripartite sur la situation passée des écrivaines québécoises. À la suite de quelques considérations sur les notions de sexe/genre, assez superficielles, et sur le concept de sous-champ littéraire, Boisclair revient sur la longue habitude d'exclusion qui a marqué le début des

femmes en littérature. Or, compte tenu de la vitalité de certaines institutions québécoises sur lesquelles elle passe rapidement, Boisclair remarque qu'il se trouvera malgré tout un nombre significatif de femmes (bourgeoises, travailleuses, intellectuelles) qui lutteront pour leurs droits et qui investiront certains lieux de création, ce que la période 1923-1947 illustre abondamment.

Boisclair s'attarde par la suite exclusivement à la production et au monde de l'édition et de la diffusion au féminin de 1960 à 1990, époque dominée par l'urgence et la nécessité de « s'inscrire dans le champ ». Au cours des années soixante-dix, la scène littéraire fut certes le lieu d'un éclatement littéraire. Les écrivaines (féministes, radicales, marginales) sentent alors le besoin de se donner des outils mieux appropriés à leurs besoins et d'investir le champ littéraire à tous les niveaux. Il va de soi, souligne Boisclair, qu'en fondant des maisons d'édition et en mettant sur pied des librairies, les femmes ont dû choisir entre un parti pris idéologique et la réalité économique.

Ouvrir la voie/x interroge également les mécanismes institutionnels de reconnaissance et de consécration. Au cours de ces années, la critique n'a pas fait preuve de beaucoup plus de générosité ni d'intelligence face aux textes de femmes que dans les années antérieures. Selon Boisclair, cela est dû, en grande partie, aux positions féministes de nombreuses écrivaines qui ont provoqué, entre 1960 et 1975, un malentendu en ce qui a trait à la question identitaire. En effet, l'écriture des femmes ne s'inscrira pas dans la quête de l'identité nationaliste comme celle des hommes, mais du côté de la sexualité. Pour ces écrivaines, la question de la subjectivité se substitue à celle de l'appartenance politique. Au fond, sous le discours politique se cachait encore un certain mépris de l'« autre sexe » et un désir de monopoliser la place publique. Seule une critique au féminin fondée sur une théorie du genre ou de la généricité et sur l'histoire des écrits de femmes permettra un nouveau regard sur ces textes.

DU FÉMININ ET DE BIEN D'AUTRES CHOSES

Il faut lire le livre de Boisclair pour se remémorer les voix passées et apercevoir les voies futures, non seulement parce que les cours sur l'écriture au féminin et les programmes d'études sur les femmes dans nos collèges et universités ne semblent concerner que les filles, ou parce que les hommes qui participent à ces colloques au féminin ont tendance à quitter dès leur session terminée, mais peut-être davantage parce que le féminin et le féminisme, moins à la mode de nos jours (?), s'intègrent de plus en plus dans le corpus de l'autre, pour le meilleur et pour le pire. Finalement, il faut le lire parce que la mise au point de l'auteure nous permet de comprendre, du moins en partie, les diverses tangentes de cette même littérature métaféministe à l'heure actuelle.

Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.),
Constructions de la modernité au Québec,
 Montréal, Lanctôt, 2004, 384 p., 24,95 \$.

Y a-t-il encore quelqu'un qui ne soit pas « moderne » au pays du Québec ?

Ou y a-t-il lieu d'en finir avec la modernité, québécoise ou autre ? Apparemment non.

L à n'est pas la question, bien sûr. *Constructions de la modernité au Québec* montre non seulement que la modernité québécoise ne date pas d'aujourd'hui ni de l'époque de la Révolution tranquille, mais qu'elle s'est depuis longtemps infiltrée dans les fissures d'un discours culturel et politique so-disant monologique et archaïque. Cette collection d'essais fait suite à un colloque qui s'est tenu à Montréal en novembre 2003 et qui s'inscrivait, vingt ans plus tard, dans la trajectoire de *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* publié sous la direction d'Yvan Lamonde et Esther Trépanier en 1986. S'il témoigne d'une certaine continuité, ce projet amorce avant tout une relecture des textes canoniques « à partir de notre "actualité" et de nos propres débats » (p. 7), comme le remarquent Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge dans leur introduction ; bref, ce projet interpelle de jeunes chercheurs et sollicite des formations, des savoirs et des objets distincts dans ce champ critique.

DU SACRO-SAIN AU POSTMODERNE

Le recueil se divise en cinq parties. Dans un premier temps, on s'attarde aux « récits » ou « mythes » de la modernité, soit à quelques modèles historiques et idéologiques revus à la lumière d'un positionnement théorique autre (E. Trépanier, J. Létourneau, R. Schwartzwald). Dans un deuxième temps, on invite le lecteur à revoir les « icônes » qui ont marqué la modernité québécoise, de Saint-Denys Garneau à *Refus Global*, en passant par Jean-Paul Mousseau, le spectacle *happening* et la langue, soit le monolinguisme derridien (E. Bernier, G. Lapointe, E. Couture, K. Larose). Dans un troisième temps, c'est à partir du politique qu'on interroge la modernité : souveraineté, autonomie, nation, recommencement (la folie d'un Samuel Chapdelaine), héroïsme (G. Michaud, É. Méchoulan, M. Biron, B. Faivre-Duboz). Le politique appelle nécessairement une réflexion sur le concept de résistance, je dirais de transfert et de déplacement, alors que surgissent l'ailleurs et l'étranger dans la critique et l'espace québécois (J.P. Bertrand, M.E. Lapointe, R. Dion, É. Nardout-Lafarge). Finalement, c'est d'un saut dans la post(modernité), d'une allusion à l'ambiguïté, de la double référence du terme, de la mixité, de l'altérité (C. Mavrikakis, J. Paterson, F. Fortier/F. Langevin) que nous entretenons les auteurs. Dans ce contexte, l'intervention finale de Georges Leroux sur la part des arts et l'absence de la philosophie dans l'élaboration d'une pensée moderne sert de conclusion à un autre grand récit.

« ÊTRE DE SON TEMPS »



Retournons au début. Modernité oblige. Titre du texte préliminaire d'Yvan Lamonde, « Être de son temps » soulève toute la question de la contemporanéité car « la modernité n'advient pas d'elle-même [...] pas plus que le progrès », et qu'elle est « affaire de parcours, de discours, de retour sur un objet sinon sur soi » (p. 24). Un bref détour du côté de la critique et de la philosophie permet de repenser le contemporain en termes de continuité et de rupture mais encore plus de mettre « les modernités en abîme » (p. 36). Il s'agit de vouloir « lier ici modernité et histoire, présent et passé, liberté et pesanteurs, et proposer que l'histoire qui est la nôtre nécessite des

libérations, beaucoup de libérations. Faut-il aller jusqu'à dire que la modernité est, ici plus qu'ailleurs, interminable? » (p. 35). Où se situe la modernité? Où mettre la barre entre l'ancien et le moderne? Destiné aux chercheurs et aux « penseurs » d'un monde qui se veut et se dit « nouveau », *Constructions de la modernité au Québec* jettera peut-être un peu d'huile sur le feu. N'est-ce pas là ce qu'on souhaite de toute réflexion critique?

Un beau texte mérite
 d'être mis en valeur
 par une belle présentation...

mise en pages
 numérisation (scanning)
 conversion de disquettes

ÉDI
 script
 enr.

5193, rue Jacques-Porlier
 Montréal (Québec) H1K 4P7
 Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
 (514) 214-7272 (cellulaire)
 Télécopieur: (514) 355-1649
 Courriel: ediscript@sympatico.ca